Acta fabula
Revue des parutions
vol. 17, n° 2, Février-mars 2016
DOI : https://doi.org/10.58282/acta.9727

Ce que ponctuer veut dire…

Stéphanie Bertrand

Littératures, n° 72, 2015 : « Imaginaires de la ponctuation dans le discours littéraire (fin xixe-début xxie siècle) », sous la direction de Stéphane Biakolo et Julien Rault, , 276 p., EAN 9782810703876.

Pour citer cet article

Stéphanie Bertrand, « Ce que ponctuer veut dire… », Acta fabula, vol. 17, n° 2, Notes de lecture, Février-mars 2016, URL : https://www.fabula.org/revue/document9727.php, article mis en ligne le 07 Février 2016, consulté le 30 Avril 2025, DOI : 10.58282/acta.9727

Ce que ponctuer veut dire…

Stéphanie Bertrand

Succédant à la somme dirigée par Gilles Philippe et Julien Piat sur « la langue littéraire[1] », mais aussi et surtout aux récents travaux spécifiquement consacrés à la ponctuation (parmi lesquels ceux de deux contributeurs du volume : *Esthétique de la ponctuation* d'Isabelle Serça et *Poétique du point de suspension : essai sur le signe du latent* de Julien Rault[2], Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1998 ; La Ponctuation, La Licorne, n° 52, Poitiers, UFR Langues et Littératures/Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, 2000 ; La Ponctuation à la Renaissance, Paris, Classiques Garnier, 2006 ; et le tout récent *La Ponctuation en français*, Paris, Éditions Ophrys, 2015.), l'étude conduite par Stéphane Bikialo et Julien Rault, qui se propose de « parler de ponctuation à partir des représentations que véhiculent (explicitement ou non) les textes, les œuvres, les auteurs convoqués[3] », apparaît comme un complément d'autant plus nécessaire à notre compréhension de la langue qu'« en ces matières, l'effectivité des réalisations langagières a toujours moins d'importance que les valeurs esthétiques et l'imaginaire linguistiques [*sic*] que ces réalisations illustrent[4] ». D'ailleurs, les deux chercheurs prévoient de publier parallèlement, dans *LINX*, la synthèse d'une enquête sur le sujet menée auprès d'une cinquantaine d'auteurs contemporains entre 2013 et 2015, « versant linguistique[5] » de cette réflexion sur l'imaginaire de la ponctuation.

Outre la grande intelligence de certaines analyses et le questionnement théorique, voire l'ambition typologique sous-jacente, l'originalité et l'intérêt de cette étude à plusieurs mains résident dans la fine articulation entre la mise au jour d'invariants dans la représentation de la ponctuation, et la description de l'indéniable singularité de chaque imaginaire. Malgré l'empan choisi, qui s'étend des auteurs canoniques de la seconde moitié du xixe siècle aux écrivains contemporains, malgré la variété des signes de ponctuation envisagés (les contributions parcourent la quasi intégralité

1 Gilles Philippe et Julien Piat (dir.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009.

2 Isabelle Serça, *Esthétique de la ponctuation*, Paris, Gallimard, 2012 ; Julien Rault, *Poétique du point de suspension : essai sur le signe du latent*, Nantes, éditions nouvelles Cécile Defaut, 2015. Il convient de signaler également les travaux de ou dirigés par Jacques Dürrenmatt : Bien coupé mal cousu. De la ponctuation et de la division du texte romantique

3 Stéphane Bikialo et Julien Rault, « Présentation », p. 9.

4 Gilles Philippe, *Le Rêve du style parfait*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 106.

5 Stéphane Bikialo et Julien Rault, « Présentation », note 11, p. 11.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

des signes : différents points, tirets, parenthèses, pointillets, astérisque), les imaginaires de la ponctuation semblent pouvoir se définir par un ensemble de caractéristiques communes. Au-delà des « trois imaginaires fondamentaux » (« imaginaire de l'endophasie, imaginaire du corps, imaginaire du continu et du discontinu[6] »), qui permettent surtout d'organiser les articles chronologiquement, c'est d'abord par son aptitude à faire « signe » ou, pour reprendre l'expression de Paul Ricoeur rappelée par Martine Motard-Noar, par sa nature d'« *effet-signe* », que la ponctuation se définit. Parce que son imaginaire est « fondé sur l'assimilation à une procédure de contrôle interne, liée à celle de l'"ordre du discours"[7] », la ponctuation se présente fondamentalement comme une « trace [qui] signifie sans faire apparaître[8] ».

La ponctuation & ses liens avec l'inconscient

Les bornes temporelles de l'étude, établies en amont par le moment décisif que représenta, pour la ponctuation textuelle, le passage à une lecture silencieuse et personnelle entre 1850 et 1900, permettent de mettre en évidence le rôle de la ponctuation dans l'« expression et [la] transcription d'un discours intérieur[9] », voire dans « l'invention de l'inconscient[10] ». Dans les récits de la seconde moitié du xixe siècle qu'étudie Romain Enriquez, la ponctuation constitue ainsi, suivant son heureuse formule, une « psychologique[11] ». Bien plus, il montre comment la capacité de la ponctuation à exprimer l'inconscient la dote d'une fonction éminemment subversive, en ce qu'elle déconstruit « les catégories traditionnelles de la fiction — raison, sujet, récit, discours, texte[12] » : les exclamations et les interrogations jettent un trouble sur les facultés rationnelles du sujet, les parenthèses, par « l'intrusion d'un autre discours, dont l'origine reste à déterminer[13] », subvertissent le récit, tandis que les points de suspension, symboles d'une faille discursive, involontaire ou intentionnelle, seraient « les témoins privilégiés de ce qu'on appelle la crise du personnage », dans la mesure où ils

6 *Ibid*., p. 13.

7 *Ibid*., p. 11.

8 Paul Ricoeur, *Temps et récit III*, Paris, Seuil, 1985, p. 282. Cité par Martine Motard-Noar, p. 153 du volume.

9 Stéphane Bikialo et Julien Rault, art. cit., p. 13.

10 Pour reprendre partiellement le titre de l'étude de Romain Enriquez, « L'invention de l'inconscient par la ponctuation dans le récit (1850-1900) ».

11 *Ibid*., p. 26.

12 *Ibid*., p. 45.

13 *Ibid*., p. 33.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

« signifient que quelque chose retient le sujet dans la formulation d'un discours ou la conception d'une idée[14] ». Par-delà les époques, c'est bien cette même subversion que constate Martine Motard-Noar dans son étude des astérisques chez Pascal Quignard, bien que celle-ci se situe cette fois surtout dans l'acte de lecture lui-même. L'usage que Quignard fait du blanc et de l'astérisque affiche et affirme « l'inévitable échec » du narrateur « et, par suite, le nôtre » : il « vient s'opposer à la raison d'être de la ponctuation, conçue traditionnellement comme aide à la compréhension[15] ».

Si l'effet subversif de la ponctuation est manifeste sur le plan littéraire, Romain Enriquez s'interroge à juste titre, à la fin de son article, sur la possibilité de parler, pour la ponctuation, d'une figuration de l'inconscient : la ponctuation demeure « indice ou symptôme d'un mal qui ronge », ne parvenant qu'« en de rares et brèves occasions » à faire accéder ces « forces obscures » au statut de « symbole[16] ». L'écrivain contemporain Louise Desbrusses confirme, dans un intéressant entretien avec St. Bikialo, ces liens privilégiés, quoiqu'informes, de la ponctuation avec l'inconscient : à travers sa personne, constate-t-elle, s'exprime « un "ça" qu'[elle] ne sai[t] pas définir mais pour lequel pourtant [elle] [a] trouvé mots et ponctuation[17]. »

Polymorphisme & polysémie

De ce point de vue, l'analyse graduelle à laquelle Julien Rault soumet les points de suspension apparaît comme une solution d'autant plus intéressante que, là aussi, l'imaginaire sollicité a partie liée avec l'inconscient. En envisageant pour les points de suspension une « valeur minimale », celle de la « latence », qui consiste à « *faire apparaître* que quelque chose est *susceptible d'apparaître*[18] », son analyse permet de rendre compte des effets de sens en apparence contradictoires auxquels le signe est associé : l'élaboration d'une fiction d'oralité et la restitution d'une parole intérieure.

Frédéric Martin-Achard met en évidence une autre précaution nécessaire dans ce type d'étude : la polymorphie de l'imaginaire de l'endophasie l'amène assez logiquement à conclure à la nécessité d'envisager l'imaginaire de la ponctuation au pluriel et sur un mode non déterminatif, loin des automatismes qui consisteraient, par exemple, à associer déponctuation et discours intérieur, et cela, même si, dans

14 *Ibid*., p. 37.

15 Martine Motard-Noar, « Les astérisques et "la fixité du regard perdu" chez Pascal Quignard », p. 145.

16 Romain Enriquez, art. cit., p. 45.

17 Louise Desbrusses et Stéphane Bikialo, « Dialogue autour de la ponctuation comme traces du corps qui écrit », p. 112.

18 Julien Rault, « Des paroles rapportées au discours endophasique. Points de suspension : latence et réflexivité », p. 68, *sic*.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

le théâtre contemporain étudié par Marie Reverdy, la déponctuation a valeur de manifeste théâtral. De fait, si la représentation du discours intérieur repose à ses origines sur le point-virgule, dont la valeur « liante » permet de « transcrire la discontinuité et la multiplicité des faits psychiques — en l'occurrence des perceptions muettes[19] », il montre bien que le « réalisme endophasique » des œuvres des années 1920-1930 s'appuie sur deux configurations contraires — la surponctuation ou la déponctuation —, à l'efficacité différente : la substitution d'une ponctuation forte (aux virgules attendues) met efficacement en évidence « la déliaison et […] la discontinuité du discours intérieur[20] », tandis que l'absence de ponctuation, qui permet certes de rendre compte d'une pensée préverbale, risque cependant « de se priver d'instruments efficaces de décrochage énonciatif et de polyphonie comme la parenthèse et le tiret double[21]. »

La ponctuation, c'est l'homme

Dès lors, — et l'évolution du volume vers les études monographiques peut le suggérer —, sans doute est-ce *in fine* dans le cadre d'une esthétique d'auteur qu'une telle analyse demeure la plus légitime. Les préceptes épilinguistiques des écrivains[22], opportunément rappelés par plusieurs contributeurs, montrent d'abord que l'imaginaire de la ponctuation relève généralement du pensé, jusqu'à recouvrir parfois, comme chez Maupassant, une forme de « manifeste esthétique[23] ». Surtout, ils permettent paradoxalement de mettre en évidence la fondamentale singularité de ces imaginaires. Comme le souligne Isabelle Serça, bien que l'assertion sentencieuse placée par Maylis de Kerangal au cœur de *Réparer les vivants* (« la ponctuation est l'anatomie du langage ») ait aussi été le mot d'ordre des « rédacteurs du journal *L'Imprimerie* lorsqu'ils tancent vertement George Sand[24] », bien que ce précepte s'inscrive, encore, dans la tradition bien connue de la phrase conçue comme un organisme vivant, l'imaginaire qu'elle condense ne saurait se confondre avec la conception grammaticale de la ponctuation véhiculée par les premiers.

---

19 Frédéric Martin-Achard, « Un rendez-vous manqué ? Imaginaires de la ponctuation et de l'endophasie », p. 54.

20 *Ibid*., p. 56.

21 *Ibid*., p. 59.

22 « La ponctuation est encore plus l'homme que le style » (George Sand, « Lettre à Charles-Edmond », 1871, reprise dans *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Levy Frères, 1873, p. 96, citée par Isabelle Serça, p. 174), « Un incident est un point d'interrogation » (Victor Hugo, *L'Homme qui rit*, *Roman III*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985, p. 104, cité par Romain Enriquez, p. 25), « la ponctuation est l'anatomie du langage » (Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Gallimard, « Verticales », 2014, p. 169, citée par Isabelle Serça, p. 173).

23 Romain Enriquez, art. cit., p. 33.

24 Isabelle Serça, « "La ponctuation est l'anatomie du langage" Maylis de Kerangal », p. 173.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Si la diversité et la richesse du corpus méritent d'être saluées — le volume débutant avec les grands écrivains de la deuxième moitié du xixe siècle pour s'achever avec les auteurs les plus contemporains, tout en faisant alterner analyses panoramiques et études monographiques —, on pourra toutefois regretter, entre ces deux pôles, l'absence des expérimentations poétiques françaises du début du xxe siècle, comme celle des expériences romanesques de la deuxième moitié de ce même siècle (avec Claude Simon, par exemple).

***

Les trois imaginaires qui structurent l'étude ont, certes, permis de mettre en évidence la manière dont l'époque et/ou le genre pouvai(en)t en partie les déterminer ; dans cette perspective, la tendance et l'aptitude du théâtre et de la poésie du xxe siècle à figurer le souffle et le corps offrent sans doute, sur le plan de la ponctuation, les réalisations les plus abouties et les expressions les plus fortes, comme le laissent penser les articles de Marie Reverdy et Claudia Desblaches, respectivement consacrés aux expériences théâtrales de Patrick Kermann et à celles du poète américain E. E. Cummings. Reste que la ponctuation, parce qu'elle est une « physique de l'écriture et de la lecture[25] », sollicite un imaginaire d'abord doublement personnel, que des écrivains comme Pascal Quignard et Maylis de Kerangal exploitent pleinement, sans tomber pour autant dans le « système ». Loin de la suggestion provocatrice d'un Sollers, lequel a estimé qu'« il faudrait instaurer les points d'ironie typographique[26] ! », c'est bien dans un « entre-deux[27] » que semble se construire l'imaginaire (contemporain) de la ponctuation ; non pas tant, comme le suggère Isabelle Serça, dans celui qui sépare la norme de l'usage, la langue du style, mais dans celui qui se tisse entre le jeu créateur et l'imagination du lecteur.

---

25 Henri Meschonnic, « La Ponctuation, graphie du temps et de la voix », La Licorne, n° 52, 2000, p. 289, cité par Stéphane Bikialo et Julien Rault, « Présentation », p. 15.

26 Cité par Dominique Noguez, *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003, p. 58.

27 Isabelle Serça, art. cit., p. 184.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

PLAN

- La ponctuation & ses liens avec l'inconscient
- Polymorphisme & polysémie
- La ponctuation, c'est l'homme

AUTEUR

Stéphanie Bertrand
Voir ses autres contributions

Courriel : stephaniee.bertrand@gmail.com

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.